

« Exodos 1 : la Cité »

Michel Vaïs

Numéro 81, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1996). Compte rendu de [« Exodos 1 : la Cité »]. *Jeu*, (81), 156–157.

À quoi rime cette non-histoire sans queue ni tête ? Elle profile un monde clos, anomique, barbare, celui d'une ville contemporaine dénuée de sens et de bonheur. C'est une vision grise de Montréal, grise et rouge, de médiocrité et de sang. Et l'on ne sait trop sur quel pied danser. Il y en a tellement, le texte et l'action en remettent tellement que *Thérèse, Tom et Simon [prodrome]* devient équivoque. Est-ce la ville elle-même et sa misère sexuelle et sociale qu'il s'agit de faire voir crûment ? Si oui, en soi, ce n'est guère original (mais il n'est pas dit, non plus, qu'il faille être original). Ou est-ce la représentation anxiogène de la ville qui est aussi prise à partie ? Probablement davantage, car l'étalement complaisant de sang, de blagues macabres, de mauvais goût, de solitude morbide, de plaisir faisandé ressemble à s'y méprendre à un imaginaire fréquemment médiatisé dans nos alentours. À maints égards, *Thérèse, Tom et Simon [prodrome]* n'est guère loin de certains feuilletons vus sur les écrans ces dernières années, guère loin du « fait divers sanglant à la une » qui fait le bonheur du *Journal de Montréal* et de quelques autres canards spécialisés. Il arrive même, devant la saoulographie autosatisfaite de Monsieur Brochu et le travestissement de « l'homme ordinaire », qu'on se demande si on ne se trouve pas face à une parodie noire et féroce de certaines pièces de Michel Tremblay. Pour l'heure, le prodrome demeure équivoque, énigmatique. L'intégrale lèvera-t-elle les doutes ? C'est improbable. Le théâtre n'est pas là pour enlever des doutes, mais pour en semer.

Pierre Popovic

« Exodos 1 : la Cité »

Texte et mise en scène de Michel Monty.
Scénographie et costumes : Olivier Landreville ;
éclairages : Martin Labrecque ; dramaturgie : Wajdi Mouawad et Paul Lefebvre ; chorégraphies : Patricia Perez, Brigitte Poupart et Geneviève Martin. Avec Christian Bégin, Pierre Dallaire, Claude Despins, Geneviève Martin, Michel Monty, Patricia Perez, Marc-André Piché, Fabrice Pierre et Brigitte Poupart. Production de Trans-Théâtre, présentée à l'Espace la Veillée du 28 mars au 21 avril 1996.

Une bédé politique

C'est la première pièce de ce qui s'annonce déjà comme une trilogie. Michel Monty, qui nous avait donné auparavant *Accident de parcours* et *Prise de sang* – œuvres très urbaines mettant en jeu hippies, punks et sans-abri –, nous situe cette fois dans un pays imaginaire, miroyaume mi-république. Cette cité-État port de mer (comme le sont Singapour, Hong-Kong ou Monaco) est, admirons la puissance de la métaphore, en train de s'enfoncer dans ses excréments parce que des rebelles, dans la montagne voisine, ont coupé l'approvisionnement en eau. On pense spontanément au Moyen-Orient, mais aussi à Sarajevo occupée. En conséquence, pour éviter l'engloutissement total de sa cité, la reine (ou la présidente, ce n'est pas clair) décide de faire la paix avec les rebelles en leur accordant la moitié du territoire, en leur ouvrant un accès à la mer et, enfin, en abdiquant en faveur de son fils. Or, ce fils ne pense qu'à une chose : observer les étoiles ! Plusieurs personnages parallèles viennent ajouter leur couleur au spectre de *la Cité*, dont les plus étonnants sont

sans doute un *pusher* d'eau douce, un Jésus-Christ un peu demeuré, à l'air débile, une « Marie-Marie » qui le suit partout et deux éboueurs composant un duo clownesque assez désopilant (poursuivant la métaphore initiale, ils se nomment eux-mêmes des « cols bruns »).

Sous ses airs de bande dessinée et son intrigue un brin juvénile, la pièce offre une réflexion dont bien des politiques auraient avantage à s'inspirer. Ainsi, les ministres de la Santé sont pour la poursuite de la guerre contre les rebelles tandis que c'est le général qui veut signer la paix. Et pendant ce temps, le fils aîné de la reine, astronome de son état, fait un vibrant plaidoyer pour la Science et pour la Connaissance, seules garantes d'une paix à long terme. Il y a dans la pièce un autre discours sur les avantages sociaux du métissage, arme la plus efficace contre l'intolérance et la xénophobie. Cependant, la pièce est loin d'être didactique ou pesante. Par sa dimension fantastique, sa liberté de style et l'imagination dont elle témoigne, la pièce s'apparente plutôt au *Roi Boiteux* (que Michel Monty avait déjà montée il y a deux ans avec les abonnés du TNM), ou à *l'Oiseau vert* de Gozzi et Benno Besson, dont elle rappelle l'aspect merveilleux, la désinvolture et les couleurs. En outre, c'est très rythmé, et merveilleusement joué autant par les comédiens que par les musiciens.

Michel Vaïs

« *Le Making of de Macbeth* »

Mise en texte : Jean-Frédéric Messier. Mise en scène : Paula de Vasconcelos ; décor et accessoires : Raymond-Marius Boucher ; costumes : Maryse Bienvenu ; éclairages : Jean-Charles Martel ; conception sonore : Marc Dessaulles. Avec Nathalie Claude, Chris Heyerdahl, Marie-France Marcotte, Sylvie Moreau, François Papineau, Leni Parker, Marcel Pomerlo, *Mario Saint-Amand et Paul-Antoine Taillefer*. Coproduction de Pigeons International et du Musée d'art contemporain de Montréal, présentée à la Salle Beverly Webster Rolph du 9 au 21 avril 1996.

Macbeth en habits de ville

Paula de Vasconcelos nous a habitués à des spectacles dynamiques, d'un ludisme contagieux. Misant sur les possibilités physiques des acteurs, elle nous propose un théâtre du fragment, dont la trame narrative est le plus souvent diluée au profit d'une esthétique rigoureuse qui intègre plusieurs disciplines. Cette approche installe un souffle et un climat particuliers, qui ont fait la marque de Pigeons International, et où l'on reconnaît la griffe de la metteure en scène.

Dans la mise en abyme qui sous-tend ce *making of*, on voit une metteure en scène au bord de l'épuisement s'interroger sur la façon d'aborder la *Scottish play* du grand Will ; tiraillé, ce personnage ne sait plus très bien si la vie est encore au théâtre. Le fil narratif du spectacle est fort simple : il met en parallèle le drame d'une femme qui ressent d'autant plus l'urgence d'enfanter qu'elle doit mettre